

La jouissance du boucher de Falls Church

Jean-Michel Saussois
Sociologue

La victoire de Donald Trump est analysée à coup de : myopie des élites « hors-sol » qui vivent dans leur bulle, rôle pervers des medias qui en viennent à fixer les agendas politiques, rôle des réseaux sociaux dans leur capacités à biaiser les informations, décomposition des partis politiques traditionnels, faiblesse méthodologique des sondages qui n'ont rien vu venir, besoins de chefs lorsque les incertitudes augmentent, montée des inégalités, radicalisation du vote ouvrier, augmentation du prolétariat féminin. Bref, les explications a posteriori ne manquent pas et tous les analystes s'en donnent à cœur joie. Ayant vécu en direct la victoire de Trump le soir du 8 novembre 2016 lors d'un séjour à Washington DC du 2 au 16 novembre, je me risque à raconter une petite histoire, une histoire de vie quotidienne. Je sais bien que mon anecdote n'a aucune valeur scientifique mais le boucher en chair et en os de mon histoire peut être mesuré à l'aune d'une figure idéal-typique. Si l'on demande en effet à un apprenti sociologue non pas de dessiner un mouton mais de dessiner au fusain sur une feuille de papier les traits saillants d'un électeur déclarant vouloir voter Trump, voilà ce qu'ils seraient : blanc, âgé, masculin, rural, xénophobe, soucieux du respect de la tradition, peu diplômé.



Je vais avec un ami faire des courses dans un Fauchon à l'américaine, non pas une maison de commerce de bouche ouverte en 1883 sous le Second Empire mais un grand magasin de luxe ouvert très récemment dans un *mall* d'une banlieue chic de Washington. L'ami américain qui m'héberge habite une banlieue de Virginie où vivent notamment ceux qui travaillent dans l'administration fédérale ou dans ces centaines de cabinets de consultants ou de lobbyistes qui encerclent *Capitol Hill* ; bref, ce sont des Américains qui comprennent les règles du jeu de la mondialisation – voire qui les établissent pour certains d'entre eux ; ce sont ces mêmes habitants qui font leurs courses dans ce magasin et qui vont voter pour Hillary Clinton. Pour fêter ce soir les résultats prévisibles qui verront Hillary Clinton succéder à Barack Obama, nous parcourons les différents rayons qui proposent des produits européens d'une extrême qualité et d'un grand raffinement. Au rayon boucherie, je m'attarde devant de superbes pièces de viande rouge parées avec goût et dont les prix en *pound* apparaissent bon marché et j'en viens à discuter avec un boucher dont le badge indique *Henri*. Henri me dit alors qu'il est français, venu aux États-Unis pour des raisons que je ne cherche pas à connaître ; il me dit avoir travaillé dans un restaurant avant de devenir boucher dans ce grand magasin de luxe. À ma question (un peu naïve) sur l'issue du vote de ce soir, je sens une extrême prudence

dans la réponse (*je ne vote pas, moi vous savez...*). Dans cette discussion improvisée, je sens poindre ce que l'on pourrait qualifier non pas d'un propos de lutte de classe, ce qui supposerait une conscience de classe, mais plutôt d'un propos de haine de classe (*quand ils font des barbecues dans leurs jardins, vous ne pouvez pas savoir les kilos de côte de bœuf qu'ils mangent, vous savez ce sont des gens très riches qui travaillent tous pour le gouvernement fédéral*). Si je l'avais poussé un peu plus dans ses retranchements, j'aurais certainement découvert que ses riches clients se baignaient même dans leur piscine remplie de champagne ! Je le sens cependant assez content de parler français mais en même temps, je perçois ce non-dit, je vois de la haine dans ses yeux, cette haine contre les élites politiques de droite et de gauche, cette haine qui a été le carburant lors de la campagne de Trump. En écoutant les paroles du boucher qui me disait fièrement être né dans le XI^e arrondissement et qui prenait visiblement du plaisir à retrouver son accent de titi parisien, je l'imaginais rejoindre les Parisiens de 1789 qui se rendaient bien compte que la Révolution n'avait rien changé pour eux, qu'ils étaient finalement les grands oubliés de la Révolution car personne ne s'était occupé d'eux. J'ai retrouvé les paroles imaginées par le jeune Georg Büchner dans sa grande pièce *La mort de Danton* :

Ils n'ont pas d'autre sang dans les veines que celui qu'ils nous ont sucé. Ils nous ont dit « tuez les aristocrates, ce sont des loups » et nous avons tué les aristocrates. Ils ont dit « le veto mange notre pain » nous avons tué le veto. Ils ont dit « les Girondins nous affament » et nous avons guillotiné les Girondins mais nous courons toujours jambes nues et nous crevons de froid. Nous allons leur arracher la peau des cuisses pour en faire des culottes, nous allons leur enlever leur graisse pour la faire fondre dans notre soupe. (Büchner, 1959/1835, p. 13)

Que faire de cette histoire, mince anecdote, scène de la vie quotidienne dans une banlieue huppée de Washington DC ? Évidemment, nous sommes aux États-Unis et non en France, attention donc au biais culturel. Nous ne sommes pas non plus dans la France de 1789, dans une situation révolutionnaire à la Babeuf. Ce boucher franco-américain n'a pas l'intention d'extirper avec son couteau la graisse de ces riches fonctionnaires pour la faire fondre dans sa soupe mais il me semble qu'il faut interpréter le vote pour Trump comme la métaphore d'un acte d'une extrême violence symbolique qui relève plus de l'explication psychanalytique que de l'explication politique. Cette violence dans la désignation de Trump comme Président est celle des petits, des oubliés (*forgotten men*), ceux qui n'ont finalement rien à perdre. Une révolution sans bain de sang, sans massacre de Septembre. Un vote qui n'exprime pas le souhait d'un grand projet à venir pour un meilleur futur, pour une « *Great*

society » mais tout simplement un vote qui exprime la joie morbide de tout casser à Washington, la joie de renverser la table politique soigneusement dressée selon des codes sociaux perçus comme arrogants, la joie de tout mettre cul par-dessus tête, la joie de donner un violent coup de pied dans la fourmilière et voir les milliers de fourmis sortir de Washington affolées et déboussolées. À nous de vous enfumer, vous qui passez votre temps à nous enfumer de vos promesses non tenues. Voilà un peu le sens du vote. Les électeurs de Trump ne s'interrogent pas trop sur les conséquences géopolitiques de leur vote. Un slogan simple leur suffit, rendre aux États-Unis sa grandeur perdue. Ce qui me



Château de Méridon, Chevreuse (17 octobre 2016)

semble faire sens pour comprendre le vote Trump tient en un seul mot – *jouissance*. Voir les crabes sortir du panier, voir sortir du marigot les politiciens, voilà le spectacle, un spectacle qui fait d'autant plus jouir qu'il n'était pas prévu par ceux qui pourtant se targuent de tout prévoir. Jouissance de faire voir que les jeux ne sont pas toujours faits à l'avance. Ce sont ses propres clients qui sont implicitement dans le collimateur du boucher, c'est-à-dire ces clients pour qui le monde est un village, c'est-à-dire *ces gens-là* qui savent distinguer des fromages à pâte dure et à pâte molle, à l'aise face à une variété de fromages de chèvre importés de France et cela à des prix exorbitants pour des salariés comme lui, boucher à temps partiel. C'est un peu tout cela que je vois dans les yeux de ce boucher qui me dit en passant avec un demi-sourire narquois qu'il a 81 ans ; stupeur pour un français qui vit dans un pays où, en 2010, la seule idée de reculer l'âge légal de départ à la retraite de 60 à 62 ans a mobilisé dans la rue et cela à huit reprises, plusieurs millions de salariés des secteurs public et privé ! Mon ami américain à qui je relate l'âge du boucher ne semble pas choqué, plutôt surpris même par mon étonnement. Étonnement d'Européen à l'abri du *Welfare State* et désireux de le rester ? Enfant gâté qui s'accroche aux supports qui lui assurent une protection sociale et une retraite décente ? Le travail, explique mon ami, dans sa Mercedes aux fauteuils de cuir noir, n'est pas seulement une affaire d'argent, c'est ce qui assure une identité et *age discrimination* oblige, il ne voit pas pourquoi une loi interdirait à ce boucher de travailler si ce boucher veut et aime travailler. C'est son droit. *Freedom, Freedom* que ne dit-on pas en ton nom ? Certes, d'accord pour dire que le travail est le grand intégrateur et que ce boucher préfère travailler plutôt que de regarder la télévision pendant six heures par jour et se transformer en *couch potatoe* ! À 81 ans, quand même, n'a-t-il pas le droit de souffler un peu, est-on certain que ce boucher ne travaille pas plutôt pour compléter sa maigre retraite ?

Je suis resté sans voix. Évidemment, j'écris ce texte après l'*Election Day*, mais cette discussion impromptue avec le boucher aurait pu constituer une alerte nous évitant d'acheter une bouteille de champagne célébrant le soir même la victoire d'Hillary Clinton ■

Référence

Büchner Georg (1959/1835) *La mort de Danton*, Paris, l'Arche éditeur.